

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène GROSS

Vieux souvenirs (simples notes - suite) : II / Ahumar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 140-143

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Vieux Souvenirs

(Simples notes — Suite)

II

Remontant aux années 1864-1870, jetons un regard sur les locaux qui renfermaient le pensionnat et le collège de St-Maurice à cette époque. Ils comprenaient toute l'aile nord de l'Abbaye. Cette aile avait été épargnée par le grand incendie de 1693; c'est pourquoi elle diffère si considérablement des autres.

Nivelons d'abord le Martolet, bouleversé par les fouilles, pour nous rendre compte de ce qu'il était alors. C'était notre unique place de récréation. La Grande-Allée ne le devint qu'à la rentrée de 1865, et encore les élèves n'eurent-ils pour leurs ébats que le plan inférieur, le reste étant réservé au foin qu'il produisait. Cependant, le premier étage était mis à la disposition de la section des Petits, pendant la saison morte.

Revenons au Martolet. A chaque extrémité, un jeu de quilles pour l'une et l'autre section; celui des Grands, près du clocher. Au-dessus de celui des Petits, une terrasse; en face, une échelle conduisant au pigeonnier. Cette partie ne reçut qu'à une époque postérieure les *encadrements* qu'on y remarqua plus tard, et qui ont disparu. — Suspendues aux platanes, deux balançoires. Et, dans le creux du rocher, la statue de Notre-Dame et Mère pour nous préserver de la chute des pierres. Nul accident ne fut jamais à noter. — Nous ne pensions guère alors à tout ce que ce lieu a de vénérable et de sacré. Et même, l'ambon encastré dans le mur du clocher, placé aujourd'hui dans le vestibule de l'Abbaye, servait de point de mire à nos boules de neige ou à d'autres projectiles plus résistants.

Du Martolet on montait au corridor supérieur par deux escaliers dont il ne reste aucune trace. Ils étaient appuyés au mur et aboutissaient de droite et de gauche

à un palier surmonté d'un auvent, qui a disparu à son tour ; il conservait encore plusieurs noms d'anciens élèves qui ne les y inscrivirent pas sans peine, perchés sur le garde-fou.

Entrons dans le corridor par cette porte dont le vide est traversé par une barre de fer, et qui ne s'explique plus aujourd'hui, et prenons à gauche. Nous nous trouvons sous la voûte de l'ancienne chapelle du Trésor, construite au quinzième siècle par Amédée VIII, premier duc de Savoie, devenu antipape sous le nom de Félix V, dont on y voit encore les armoiries sommées de la tiare. En face, dans le fond, une porte conduisait à l'orgue à cette époque, et aujourd'hui encore, au clocher, dont le premier étage vit souvent des débutants fumeurs, quand ils pouvaient s'y réfugier. Au second étage, avant d'arriver aux cloches, se trouvait une espèce de grenier où le Procureur faisait sécher des gigots de mouton. Ceux-ci ne furent pas toujours à l'abri des périlleux assauts de hardis compères qui, ensuite, allaient se confesser de leurs dégâts à celui-là même qui en avait pâti, et qui était assez bon pour les exempter de la restitution. Une fois, le brave Constantin Rausis, — le cher ami me pardonne sans doute de le nommer; je crois qu'il est mort à Florence, précepteur d'une noble famille — une fois donc, qu'il était occupé à décrocher un ou plusieurs de ces gigots fixés à la file dans des bâtons, il faillit être précipité dans le vide ; heureusement, son complice, — que je connais bien — put le retenir à temps. La proie ne fut pas emportée sans émotion ce jour-là. Je crois même que ce fut leur dernière expédition de ce genre.

La première porte latérale introduisait dans la salle de classe de Syntaxe et Grammaire; cette salle servait aussi d'étude pour les élèves des cours supérieurs les plus sages, sous la simple surveillance de l'un d'entre eux, choisi par le Directeur dont il était comme le délégué. Placide Currat, le fameux chanteur gruyérien, fut l'objet de ce choix pendant l'année 1868-69.

La bibliothèque des étudiants, dont la fenêtre donnait sur le toit d'une basse-nef de l'église, faisait suite à cette salle. M. le Chanoine Monnay en avait la direction.

Les autres salles, converties elles aussi, en chambres de chanoines aujourd'hui, étaient également affectées à diverses classes, jusqu'aux trois avant-dernières, à l'autre extrémité du corridor, dont l'une servait de salle de musique et les deux dernières étaient occupées par le Directeur.

Et nous voilà au pied de l'escalier qui conduisait aux dortoirs. Arrêtons-nous ici pour quelques simples détails.

Il n'y avait d'abord que le dortoir de l'aile ouest; celui de l'aile sud, donnant sur le jardin, tout en cellules comme le premier, n'a été construit qu'en 1867 et 68. Il fut destiné aux Petits, tandis que le premier était réservé aux Grands. Dans ce dortoir, chaque élève avait sa cellule particulière, avec buffet pour son linge et ses vêtements, dont il devait prendre soin lui-même. Il y avait sa malle. Il y faisait aussi sa toilette.

Il ne s'agissait pas alors de chauffage ; et, dans les grands froids, le domestique portait l'eau le matin aussitôt après le réveil : on l'aurait trouvée glacée dans son pot, s'il l'avait portée la veille. On en prenait fort bien son parti, et l'on ne se trouvait pas plus mal d'un système qui ne tendait pas à faire de nous des douillets.

Et, pour le dire en passant, la pension n'y tendait pas davantage, Elle était bonne, abondante et substantielle, mais sans délicatesses superflues. A goûter, un morceau de pain ; chacun le prenait dans une corbeille que le domestique passait devant nous, alignés sur un rang ; et on le mangeait en se promenant. Il était assez souvent, il est vrai, accompagné d'un morceau de fromage, parfois même d'une poignée ou d'une pochée de noix. A déjeuner, la soupe ; trois à quatre fois par an seulement, le café au lait. Et l'on se portait bien. Pendant mes six années de pensionnat, un seul élève, à mon souvenir,

a été sérieusement malade, Joseph Voutaz, de Saint-Brancher.

Le cher inoubliable M. Bertrand, qui était notre Directeur ou plutôt notre père, — j'en reparlerai — lui avait cédé une de ses chambres, et c'est là qu'il reçut la visite de sa mère ⁽¹⁾ : unique fois où fut mise à profit la levée de la clôture, dans cette seule partie de l'Abbaye, pour des cas graves de ce genre, et uniquement en faveur des élèves.

Le cher malade, objet des meilleurs soins et de ferventes prières, recouvra une santé parfaite.

Avant la construction du nouveau dortoir, on avait dû donner cette destination à toute l'aile intermédiaire qui coupe les deux cours intérieures, au-dessus de la grande bibliothèque. C'était pour les philosophes d'abord et pour d'autres de la section des Grands. Même depuis lors, un certain nombre d'élèves y furent placés ; mais ce nombre fut restreint, en 1868, par l'installation que l'on y fit du noviciat, où six nouvelles recrues venaient d'être admises : c'étaient MM. H. Rouiller, F. Stercky, J. P. Décaillet, X. Chervaz, X. Perrayaz et Dorsaz. (Ces deux derniers ne firent pas profession.) A partir de cette année il n'y eut plus pour les étudiants qu'un nombre de cellules limité par celui des cellules réservées aux Novices. Une cloison mobile, fermant entièrement le couloir, séparait les unes des autres.

(A suivre)

AHUMAR.

(1) Entrée par la porte du clocher qui s'ouvre sur le Martolet. C'était le passage ordinaire des étudiants, internes et externes. Ce passage sous le clocher donnait sur une place indépendante et à ciel ouvert, jusqu'en 1889, où l'église s'agrandit en l'englobant.